



Perspectives chinoises

2011/1 | 2011

Le renouveau des études nationales

Trois générations de femmes sous un même toit

Travail, genre et intégration sociale à Shanghai dans un quartier de migrants

Tania Angeloff



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/5795>

ISSN : 1996-4609

Éditeur

Centre d'étude français sur la Chine contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 31 mars 2011

Pagination : 72-81

ISBN : 978-2-9533678-8-1

ISSN : 1021-9013

Référence électronique

Tania Angeloff, « Trois générations de femmes sous un même toit », *Perspectives chinoises* [En ligne], 2011/1 | 2011, mis en ligne le 30 mars 2014, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/5795>

Trois générations de femmes sous un même toit

Travail, genre et intégration sociale à Shanghai dans un quartier de migrants

TANIA ANGELOFF*

RÉSUMÉ : A partir d'une enquête qualitative menée entre juin et novembre 2007, dans un vieux quartier de migrants en voie de démolition, des hommes et femmes de 17 à 82 ans ont été interrogés de manière approfondie sur leur parcours de vie, en particulier sur leur rapport au travail**. La recherche avait initialement pour objectif de poser la question des lignes de segmentation et d'inégalités sociales et géographiques – voire ethniques – face à l'emploi, dans une perspective sexuée. Il ressort que la différence entre les hommes et les femmes ne suffit pas à elle seule à expliquer les inégalités de réussite et d'intégration. Une approche générationnelle centrée sur les femmes interrogées permet d'éclairer les trajectoires individuelles dans un contexte historique plus large, démentant parfois certains préjugés sur telle ou telle période de l'histoire qui, collectivement meurtrière ou violente, a pu avoir paradoxalement des effets émancipateurs et intégrateurs en termes d'emploi pour certaines femmes migrantes.

MOTS-CLÉS : Genre, femmes, générations, migrations, histoire, travail, Shanghai, intégration.

Le matériau biographique est un matériau historique comme un autre et souvent plus complet qu'un autre, en tout cas toujours organisé autrement ; la question est de savoir qu'en faire. Comment produire, à partir d'un corpus de biographies ou des rapports d'une biographie à son contexte historique une intelligibilité longitudinale où l'on gagne quelque chose à être parti d'une biographie et non d'observations génériques ou synchroniques ? – Jean-Claude Passeron (1990)

Le quartier étudié⁽¹⁾ est un quartier de migration ancienne (années 1940-1950) et plus récente (années 1990-2000) qui s'étend sur environ 223 400 m² à Putao, district situé dans la partie sud-est de Shanghai. Localisé en bordure du centre ville, il est considéré comme un « bidonville » – *penghu qu* (棚戶區) – par les Shanghaiens alors qu'il s'agit en réalité d'un quartier d'auto-construction où les ménages sont propriétaires de leurs maisons sur un terrain de la ville qu'ils se sont approprié au début des années 1940⁽²⁾. Certains, parmi les plus nantis, partis s'installer dans un quartier plus moderne, louent une pièce ou deux à des migrants fraîchement arrivés. Le quartier se trouve composé d'une majorité de personnes de plus de 40 ans, soit 70 % des habitants, dont 21 % ont plus de 60 ans. Les ouvriers et retraités ouvriers forment la catégorie socioprofessionnelle la plus représentée (80 %)⁽³⁾. L'ensemble du district a connu de nombreuses rénovations urbaines depuis le début des années 1990 : démolition de quartiers considérés comme vétustes avec relogement total ou partiel des habitants, construction d'immeubles de quatre à cinq étages et de grandes tours. Dans ce *mingongqu*⁽⁴⁾ (民工區) promis à une démolition prochaine, seuls sont restés ceux qui n'ont pas eu les moyens d'acheter leur propre appartement ou ont vainement attendu que le gouvernement de la ville de Shanghai les relogé. Les nouveaux venus de provinces voisines ou lointaines se sont multipliés, conduisant les plus vieux habi-

tants à tenir un discours souvent méfiant, voire xénophobe⁽⁵⁾, que contredisent souvent leurs liens de solidarité avec les voisins proches. Quelle que soit l'ancienneté dans le quartier, plusieurs générations se côtoient, parfois sous un même toit.

Comment l'intégration sociale des habitants du quartier et de leurs descendants s'est-elle faite au cours de l'histoire depuis 1949 ? Et surtout quelle lecture, parmi les habitants de ce *mingongqu*, les femmes en particulier font-elles de leur place dans la famille et la société ? Pour répondre à ces questions, l'angle intergénérationnel servira à rendre compte des processus de ruptures et de reconstructions identitaires dans l'emploi sur plusieurs décennies, processus pouvant apparaître comme la métaphore des constructions, démolitions, et reconstructions successives des bâtisses du quartier. En outre, l'angle intersectionnel⁽⁶⁾ – par l'intersectionnalité des

* Tania Angeloff est Maître de conférences en Sociologie à l'université Paris-Dauphine et membre de l'Institut de Recherche Interdisciplinaire en Sciences Sociales (IRISSO).

** Cet article est le fruit d'un travail collectif réalisé dans le cadre d'une enquête sur le travail et le logement à Shanghai, financée par le CEFC et ayant donné lieu au rapport : *Travail et logement à Shanghai. Enquête sur la construction de la société urbaine dans la Chine contemporaine*, CEFC, avril 2009. Je remercie Gilles Guiheux et Tang Xiaojing pour la relecture de la première version de cet article et Jean-Jacques Zimmermann pour ses remarques et critiques de la version finale.

1. La présentation du quartier repose sur les données de Zhao Yeqin, *Construction des espaces urbains et rénovation d'un quartier de Shanghai : la problématique de la migration et du changement social*, thèse de doctorat en sociologie de l'École Nationale Supérieure de Cachan, réalisée sous la direction de Ding Jinhong et de Pierre-Paul Zalio en 2008.
2. Chen Yingfang, *Penghuqu : jiyizhong de shenghuo shi* (les bidonvilles : histoires de vie d'après la mémoire des habitants), Shanghai, Cuiji, 2006.
3. Zhao Yeqin, *op. cit.*, p. 117-261.
4. Quartier « d'ouvriers paysans », autre nom pour désigner les travailleurs migrants chinois.
5. En cela, le processus de commérage étudié par Norbert Elias et John L. Scotson, *Les logiques de l'exclusion*, Paris, Fayard, 1997 (1965), se retrouve dans ce quartier de *mingong*, sans qu'il y ait une séparation systématique des espaces entre anciens résidents et nouveaux venus.
6. Kimberley Crenshaw (éd.), *Critical Race Theory. The Key Documents That Shaped the Movement*, New York, The New Press, 1995.

rapports de genre, d'ethnicité et de classe – nous a semblé utile pour mettre au jour ces phénomènes. On partira de l'hypothèse selon laquelle différents facteurs et rapports sociaux – le genre, le travail, l'appartenance à une génération, voire la migration interne évaluée à l'aune du rattachement à un certificat de résidence permanent ou *hukou*, – se combinent pour favoriser l'intégration sociale qui ne saurait être univoque. Cette intégration s'apprécie à la fois à l'aune des conditions objectives – stabilité de l'emploi, présence d'un réseau social, niveau d'études et de revenu – et dans la perception subjective des personnes interrogées. Sans connaître un système de stratification similaire au nôtre, les Chinois rencontrent un système de hiérarchisation sociale dont les critères ont évolué mais dont la réalité s'est accentuée depuis vingt ans ⁽⁷⁾.

Pour aborder la dimension individuelle de l'histoire, racontée par les habitants de ce quartier, la succession des générations paraît un angle d'analyse d'autant plus intéressant qu'elle permet de déconstruire une vision idéalisée – et fortement idéologisée – de la société chinoise, tout en rendant compte des mutations et des continuités historiques. Après une présentation théorique des problématiques envisagées, nous nous intéresserons à trois générations de femmes vivant sous un même toit (la mère, la fille et la petite fille Wu) en mettant leurs trajectoires en parallèle.

Dispositif méthodologique ⁽⁸⁾

Dans le cadre d'une recherche sur la nouvelle société urbaine chinoise, l'enquête s'est déroulée en deux temps : d'une part, pour la pré-enquête, en juin 2007, d'autre part, entre octobre et novembre 2007, pour l'enquête proprement dite. À l'exception de deux entretiens, la recherche a eu lieu dans un même quartier de *mingong*. L'accès au terrain – renégocié à plusieurs reprises avec le responsable du comité de quartier – s'est fait par l'entremise de Zhao Yeqin, doctorante chinoise travaillant sur la rénovation urbaine à Shanghai, implantée dans ce quartier pour sa thèse depuis plusieurs années. Les récits de vie et les entretiens ont été réalisés avec l'aide d'une autre doctorante chinoise qui participait à la recherche par l'aspect comparatif concernant le travail des femmes sur plusieurs générations ⁽⁹⁾. L'enquête n'aurait pu être réalisée sans le concours de chacun, ni sans celui de Monsieur Zhou ⁽¹⁰⁾, la soixantaine, responsable du comité de ce quartier de migrants depuis de nombreuses années. Au total, 15 entretiens approfondis ont été réalisés et enregistrés. Le fil rouge de l'enquête visait à se demander comment s'effectue l'intégration par le travail pour les migrant/es, d'une génération à l'autre ? Sauf pour les migrants récemment arrivés avec qui les entretiens ont été réalisés en mandarin, facilitant ainsi l'échange, la majorité de ces récits de vie ont été livrés en shanghaien – d'où l'indispensable et précieuse assistance d'étudiantes maîtrisant ce dialecte.

Au total, les entretiens se sont donc concentrés sur quatre familles et sur trois générations. Des différentes familles rencontrées et interrogées, nous retiendrons dans cet article le cas des Wu, trois générations de femmes vivant sous un même toit : la grand-mère (68 ans) ; une de ses filles (42 ans) et sa petite fille (18 ans). Quant aux témoignages des autres familles interrogées, ils viendront étayer ou nuancer en contrepoint les analyses faites sur la famille Wu.

Est-il nécessaire de le rappeler ? Une telle enquête qualitative ne prétend nullement à la représentativité. Elle a pour but : de donner de la chair à une structure socio-historique, de dégager des processus et de comprendre comment différentes logiques – sociales, sexuées, géographiques ou eth-

niques et générationnelles – s'entrecroisent et se combinent pour conduire à une plus ou moins grande forme d'insertion sociale. Autrement dit, il s'agit de croiser le regard entre les structures socio-historiques – la « grande histoire » si l'on préfère – et les trajectoires individuelles – la « petite histoire » en termes d'échelle, sans privilégier ni « l'utopie biographique », ni le radicalisme des formes ou des structures ⁽¹¹⁾.

Appartenances de genre, ethnicité et générations : des logiques sociales articulées

Différentes logiques en présence

Travailler sur des femmes migrantes et sur leurs descendantes sur trois générations exige de clarifier un certain nombre de concepts et de termes mobilisés dans l'analyse. Le concept de genre est polysémique. Il se comprend tout d'abord comme un processus : la construction du masculin et du féminin, des différences et des hiérarchies qui en découlent. Il constitue également un instrument d'analyse des phénomènes sociaux, une grille de lecture non pas secondaire dans laquelle le genre serait une simple variable, un résidu statistique, mais au contraire une des dynamiques structurantes du monde social.

La migration interne, dans le contexte chinois actuel, désigne tout déplacement intra ou interprovincial effectué à l'initiative des migrants et non de l'Etat chinois. Le phénomène migratoire dans la Chine contemporaine est principalement motivé par le travail, pour les hommes et les femmes et, pour ces dernières, également par le mariage ou le regroupement familial spontané non institutionnalisé. La notion d'ethnicité renvoie autant à ce phénomène migratoire proprement dit qu'aux représentations sociales dominantes concernant les migrants venus de provinces plus pauvres que Shanghai et, pour cette raison, perçus comme « autres », étrangers dans la ville. Cette altérité est à la fois géographique – ils s'agit souvent de migrants d'origine rurale venus de provinces plus ou moins lointaines –, culturelle et linguistique (les migrants ne maîtrisent pas le shanghaien). Tandis que les migrants arrivés récemment communiquent entre eux dans leur dialecte d'origine et en mandarin avec l'extérieur, les plus vieux habitants de ce *mingongqu* ont oublié leur dialecte d'origine et parlent le dialecte de Shanghai ; parmi ces vieux habitants et leurs enfants, certains ignorent même le mandarin.

L'analyse de la migration appelle une autre grille de lecture en termes d'exclusion/intégration sociale. De nombreux travaux existent sur le lien entre immigration et intégration, quelle que soit le nom donné à cette dernière (insertion, assimilation) ⁽¹²⁾. Dans cet article, l'intégration sociale, concept pouvant

7. Zhou Xiaohong, « La classe moyenne chinoise : réalité ou illusion », in Jean-Louis Rocca (dir.), *La Société chinoise vue par ses sociologues. Migrations, villes, classe moyenne, drogue, sida*, Paris, Presses de sciences Po, 2008.
8. Je remercie chaleureusement Zhao Yeqin pour nous avoir introduit sur le terrain de sa thèse de doctorat ainsi que Tang Xiaojing pour m'avoir accompagnée et épaulée dans la réalisation et la traduction des entretiens ainsi que pour les réflexions consécutives à l'enquête. Je remercie également Christian Baudelot pour avoir participé à la première partie de l'enquête de terrain, en juin 2007.
9. Tang Xiaojing, « Femmes au foyer », « filles de fer » et retour au foyer, *Genre et travail à Shanghai sur quatre générations, 1949-2007. Enquête dans une usine agro-alimentaire*, thèse de doctorat de sociologie de l'Ecole Normale Supérieure, réalisée sous la direction de Wu Gang et Christian Baudelot, 2009.
10. Tous les noms de personnes sont anonymisés pour la protection des enquêtés.
11. Pour une approche théorique et critique de l'utilisation des biographies, récits de vie et trajectoires comme matériau d'enquête, on pourra se référer à Jean-Claude Passeron, « Biographies, flux, itinéraires, trajectoires », *Revue française de sociologie*, vol. XXXI, n° 1, 1990, p. 3-22.
12. Pour une synthèse de ces travaux, cf. notamment Philippe Dewitte (dir.), *Immigration et intégration. L'état des savoirs*, Paris, La Découverte, 1999.



rien, s'agissant de la famille étudiée – concernant l'emploi, le logement, la protection sociale et juridique, la participation politique et la mobilité sociale.

Le travail renvoie ici très largement, d'une part au travail en tant que tel, à la fois compris comme l'activité laborieuse, le contenu des tâches effectuées sur le marché du travail, l'organisation de ce marché ; d'autre part, il réfère à l'emploi entendu comme construction sociale et non comme variable purement économique ⁽¹⁶⁾.

Enfin, le paradigme générationnel se révèle utile pour articuler les destins individuels et la grande histoire. Comme l'estimait le sociologue allemand Karl Mannheim ⁽¹⁷⁾, une génération se constitue en tant que groupe social autour d'un événement historique majeur. En Chine au cours du XX^e siècle, les parcours de vie individuels s'inscrivent dans les grands bouleversements politiques et sociaux, pour l'après 1949, en particulier : Grand Bond en avant, Révolution culturelle, modernisation accélérée et libéralisme économique sous Deng Xiaoping à partir de 1978. Donc, plus précisément, les générations dans cette recherche sont définies comme une cohorte de naissances, qui rencontre un grand événement historique et a été structurée par cet événement dans sa trajectoire scolaire, familiale et professionnelle. A cela s'ajoute que ce modèle de trajectoire structurée a eu une influence – chance ou contrainte – marquante sur les parcours de vie des enquêtés.

On peut distinguer cinq générations dans l'histoire chinoise des soixante dernières années ⁽¹⁸⁾. Les Chinois de la première génération, nés dans les années 1920-1930, ont entre vingt et trente ans en 1949, à l'arrivée des communistes au pouvoir. La seconde génération est née dans les années 1940 et a grandi sous le régime communiste. Elle a été éduquée et socialisée entre 1949 et 1966. C'est un groupe très influencé par les croyances et l'idéologie de la génération précédente, ainsi que par les valeurs collectives dominantes. La troisième génération a grandi sous la Révolution culturelle, entre 1966 et 1978 ⁽¹⁹⁾. Marquée par cette période de grand fanatisme suivi de désillusion, on la surnomme la « génération sceptique » ou « génération perdue ⁽²⁰⁾ ». C'est un groupe social au croisement de la Chine communiste et de l'économie de marché. La quatrième génération est née au cours des années 1960 et est entrée à l'université après 1980. Elle est le produit des réformes économiques contrairement aux autres générations qui ont été modelées par les réformes politiques. C'est une génération qualifiée à tort « d'individualiste » par certains analystes ⁽²¹⁾ compte

13. Abdelmayek Sayad, *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Seuil, 1999.

14. Serge Paugam (éd.), *L'Exclusion, l'état des savoirs*, Paris, La Découverte, 1996.

15. Claude Dubar, *La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles*, Paris, A. Colin, 2000 (1991).

16. Margaret Maruani et Emmanuelle Reynaud, *Sociologie de l'emploi*, Paris, La Découverte, coll. Repères, 1993, p. 3.

17. Karl Mannheim, *Le Problème des générations*, Essais et recherches, Paris, Armand Colin, 2005 (1928).

18. Tania Angeloff, *Histoire de la société chinoise. 1949-2009*, Paris, La Découverte, coll. Repères, 2010, p. 87 à partir des analyses de Zhang Yongjie et Cheng Yuanzhong, *Disidai ren (The fourth Generation)*, Pékin, Dongfang chubanshe, 1988 ; Tang Xiaojing, *op. cit.*, 2009, p. 49-56.

19. La périodisation de la Révolution culturelle fait l'objet d'enjeux sociaux et politiques forts. Au sens strict, le mouvement politique lancé par Mao Zedong, a duré de 1965 à 1969. Cependant, depuis les années 1980, l'histoire officielle dominante chinoise en donne une définition plus large qui la fait s'achever à la mort de Mao, voire à l'arrivée de Deng Xiaoping au pouvoir en 1978. L'historiographie occidentale choisit l'une ou l'autre de ces périodisations. Or, d'un point de vue social, la Révolution culturelle a des répercussions qui ne prennent nullement fin en 1969 ou en 1971, notamment la fermeture des universités, l'envoi des « jeunes instruits » à la campagne dans le cadre d'une politique de l'emploi. C'est pourquoi l'on retient dans cet article la périodisation longue pour définir la Révolution culturelle et la génération qui s'y rattache.

20. Michel Bonnin, *Génération perdue. Le mouvement d'envoi des jeunes instruits à a campagne en Chine, 1968-1980*, Editions de l'EHESS, Paris, 2004.

21. Sur cette question, voir l'article de synthèse de Xu Luo, « The 'Shékou Storm': Changes in the Mentality of Chinese Youth prior to Tiananmen », *The China Quarterly*, n° 142, 1995, p. 541-572.

apparaître chargé dans le contexte migratoire ⁽¹³⁾, se comprendra au sens large, pour ainsi dire au-delà de la situation d'immigré. Ainsi, l'intégration étudiée ici au détour de récits de vie sur plusieurs générations s'inspire moins des travaux sur l'articulation entre immigration et intégration proprement dits qu'elle ne s'inscrit dans le sillage des recherches de Serge Paugam sur la précarité ⁽¹⁴⁾ et de Claude Dubar sur la socialisation, la construction et les crises identitaires ⁽¹⁵⁾. Dans ce cadre, les principales dimensions intégratrices du fait migratoire – an-

tenu de sa mobilisation lors des événements de Tiananmen de 1989. Dans la continuité de cette analyse générationnelle, la cinquième génération, ou « génération des enfants uniques », désigne les enfants nés dans les années 1980 et au début des années 1990.

Pourquoi avoir retenu une analyse sexuée dans cet article et pourquoi, surtout, avoir choisi de la placer au centre de l'analyse ?

Les études de genre en Chine

Pendant longtemps, les femmes ont été les grandes absentes des études chinoises occidentales. Ces dernières ne s'y intéressaient que pour commenter les inégalités émanant du système patriarcal et confucéen puis, après 1949, pour encenser le régime communiste chinois qui proclamait une égalité de tous, y compris des hommes et des femmes et tentait de l'asseoir par des symboles forts comme les héroïnes d'abord révolutionnaires, puis du monde de l'industrie. Comme le note Lee Ching-Kwan, quand les études chinoises commencèrent à s'intéresser aux femmes, c'était comme un additif à l'analyse et non dans une perspective problématique permettant de comprendre le genre en Chine, d'une part comme une construction sociale et historique, d'autre part comme un processus de pouvoir et de contrôle. Cette approche a été particulièrement marquée et marquante concernant l'étude du monde du travail. Comme le rappelle Lee Ching-Kwan, « Ceux et celles qui ont écrit sur les femmes chinoises se sont intéressés aux effets de l'industrialisation sur les pratiques matrimoniales et les responsabilités familiales des femmes »⁽²²⁾.

A cet égard, l'ouvrage coordonné par Christina K. Gilmartin en 1994, *Engendering China: Women, Culture and the State*, est fondateur d'une autre approche par l'intérêt qu'il manifeste pour le genre comme paradigme d'analyse de l'histoire chinoise au XX^e siècle.

Observer la Chine sous le prisme du genre n'est pas simplement une manière d'inclure les femmes dans l'analyse ; c'est une manière de regarder [la société] différemment [...]. [Cela] nous conduit à réviser les catégories de base à travers lesquelles nous tentons d'appréhender les relations sociales, les institutions et la production culturelle en Chine⁽²³⁾.

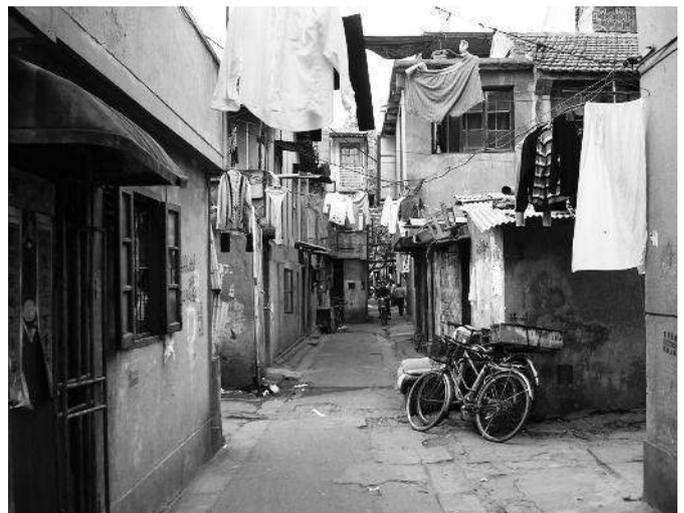
Dans ce courant, les études ethnographiques sur les femmes et le travail en Chine ont fait émerger deux thèmes récurrents sur les trajectoires des femmes chinoises, leurs identités et leur culture : le poids de la famille et celui du localisme, notamment dans les mouvements migratoires.

Depuis, de nombreuses enquêtes qualitatives ont montré l'importance décisive des réseaux locaux de la province d'origine dans le travail des femmes migrantes⁽²⁴⁾. Cette remarque vaut aussi pour les hommes. La division du travail qui s'opère n'est pas seulement dépendante du genre, elle est également fonction de la province d'origine, des réseaux sociaux et des représentations collectives attachées aux femmes de telle ou telle province. Ainsi, dans la capitale, les migrantes de l'Anhui sont perçues comme de bonnes domestiques dans les familles d'intellectuels ou de cadres de l'Anhui déplacées à Pékin, ou encore chez les familles de la bourgeoisie chinoise en voie de reconstitution dans les années 1980⁽²⁵⁾.

Là encore, l'analyse croisée du genre, du travail et des migrations et de la construction réciproque des trois domaines et processus s'avère utile pour comprendre la société chinoise contemporaine.



© Christian Baudelot, juin 2007



© Christian Baudelot, juin 2007

L'intersection⁽²⁶⁾ des paradigmes : des femmes au travail à la spécialisation du travail selon le genre

Les femmes ne sont ni des migrantes ni des travailleuses migrantes comme les autres migrants et travailleurs migrants. Il suffit de regarder la répartition des hommes et des femmes dans la migration interne en Chine : même si la migration concerne presque autant les deux sexes aujourd'hui, les hommes restent majoritaires à se déplacer à l'intérieur de leur province d'origine ou d'une province à l'autre⁽²⁷⁾. En outre, les migrants et les migrantes n'occupent pas les mêmes emplois, même quand ils mi-

22. Lee Ching-Kwan, *Gender and the South China Miracle. Two worlds of Factory Women*, Berkeley / Los Angeles / Londres, University of California Press, 1998, p. 32. Voir aussi Janet Salaff, *Working daughters of Hong Kong : Filial Piety or Power in the Family ?*, Cambridge, MA, Cambridge University Press, 1981.

23. Gilmartin Christina K. et al., *Engendering China: Women, Culture, and the State*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 1994, p. 2.

24. Cité par Jacqueline Nivard, « migrantes en Chine », *Etudes chinoises*, vol. XXIII, 2004, p. 383-413. Cf. également Cindy Fan, « Rural-urban migration and gender division of labor in transitional China », *International Journal of Urban and Regional Research*, 2003, vol. 27, n° 1, p. 24-47.

25. Jacqueline Nivard, *art. cit.*, 2004, p. 387.

26. Sur la notion d'intersectionnalité, on se reportera à la synthèse d'Elsa Dorlin (dir.), *Sexe, race et classe*, Paris, PUF, 2009 et à celle de Sirma Bilge, « Théorisations féministes de l'intersectionnalité », *Diogenes*, n° 225, janvier-mars, 2009, p. 70-88.

27. Pour une analyse historique détaillée des préjugés à l'encontre des migrants du Subei de la province du Jiangsu, voir Emily Honig, « The Politics of Prejudice: Subei People in Republican-Era Shanghai », *Modern China*, vol. 15, n° 3, 1989, p. 243-274. Tamara Jacka, *op. cit.*, 1998 et Jacqueline Nivard, « Migrants en Chine », *art. cit.*, p. 387.

grement pour les mêmes raisons d'ordre économique : fuir la pauvreté de leur petite ville de province ou de leur communauté rurale, et rencontrer une vie meilleure de manière définitive ou temporaire. D'après le dernier recensement national datant de 2000, plus de 144 millions de personnes ont été recensées hors de leur lieu de résidence permanente⁽²⁸⁾. Les hommes migrants trouvent à s'embaucher en majorité dans l'industrie de la construction ou dans le commerce, tandis que les femmes s'embauchent à l'usine, chez des particuliers ou dans le secteur des services – à domicile, dans la restauration, l'esthétique et la prostitution. Cette répartition sexuée des emplois, en Chine comme ailleurs, n'est pas neutre⁽²⁹⁾.

Comme le rappelle Lee Ching-Kwan, le travail, en tant que phénomène social, n'est pas uniquement le reflet de la structure de classe ou d'origine ethnique mais également d'un système de genre :

Cela signifie que la problématique centrale des conditions de travail traditionnelles et le contrôle au travail doit envisager la question des relations de pouvoir et des organisations du travail comme ne reposant plus seulement sur la classe sociale mais comme inextricablement liée au genre [...]. Non contents d'inclure la question de la place des femmes dans l'analyse du travail et de ses conditions, nous devons désormais analyser la manière dont le travail produit les rapports de genre tout en étant produit par eux : le genre comme moyen de contrôle et comme principe organisateur des relations de classes dans la production, et le travail comme lieu de construction, de formation et de reproduction des rapports de genre⁽³⁰⁾.

De la théorie féministe (telle qu'on la qualifiait plus généralement au cours des années 1960) aux études de genre⁽³¹⁾, la recherche a en effet beaucoup évolué. Aux analyses historiques sur le système patriarcal, d'inspiration marxiste ou néo-marxiste, des années 1960, ont succédé des recherches féministes centrées sur les situations de travail dans les années 1980. La méthodologie féministe s'est tournée vers l'enquête ethnographique permettant de mettre en évidence l'interdépendance des phénomènes inégalitaires de genre, de classe, d'âge et d'ethnicité. Ces approches ont mis au jour, dans les années 1990, l'existence de différences à l'intérieur du groupe des hommes, comme à l'intérieur du groupe des femmes, si tant est que l'on puisse opposer ces deux groupes sociaux pour les besoins de l'analyse, dans le monde du travail et la société en général.

En s'intéressant au travail aujourd'hui, en Chine, on ne peut pas ne pas observer des lignes de segmentation entre non seulement travailleurs urbains et travailleurs ruraux, mais, en ville, entre travailleurs d'origine urbaine et travailleurs d'origine rurale, entre hommes et femmes, entre travailleurs migrants et travailleuses migrantes, mais également entre travailleurs migrant-e-s en fonction de la province d'origine, voire parfois de la région à l'intérieur de telle ou telle province.

Il importe donc de s'interroger sur la part respective et l'interdépendance de ces processus dans telle ou telle situation observée au cours de l'enquête.

Trois générations sous un même toit : de l'intégration réussie aux désillusions du marché ?

L'approche générationnelle, déjà utilisée dans le cas de l'étude sur les migrations des femmes en Chine⁽³²⁾, s'avère nécessaire sur le terrain pour expliquer une partie des différences majeures entre femmes migrantes. Elle

est également utile pour rendre compte des phénomènes migratoires et leur évolution au cours de l'histoire chinoise de 1930 à nos jours. En effet, des constantes apparaissent : par exemple, en 1930, les migrants qui arrivent à Shanghai et dans d'autres grandes villes économiquement très actives sont poussés par la pauvreté. Quand on étudie des trajectoires de femmes de classes d'âge différentes – 55-70 ans, 40-55 ans, 25-40 ans, en deçà de 25 ans – on est amené à s'interroger sur leurs différences en matière de travail, de réussite sociale, de situations familiales. Comment l'individuation fait-elle écho aux structures socio-historiques, se demandait-on dans l'introduction ? Pour tenter de répondre à cette question, sans exclure les trajectoires d'autres familles *mingong* et les parcours de vie d'hommes interrogés, centrons-nous à présent sur trois générations de femmes vivant sous un même toit, trois itinéraires contrastés de la grand-mère à sa petite fille, en passant par la fille.

Présentation sociodémographique de trois portraits comparés

Nous privilégierons l'analyse de trois générations de femmes vivant sous un même toit, dans le quartier où la grand-mère s'est installée en 1962, juste après son mariage. C'est en effet l'une des rares familles pour laquelle nous sommes parvenus à obtenir des entretiens sur trois générations, la seule également où les personnes interviewées vivent dans le même logement. Les hommes de la famille n'ont pas pu ou pas voulu se prêter à un entretien, soit parce qu'ils étaient très malades, comme le grand-père, soit parce qu'ils étaient absents, comme son fils et son petit-fils, quand nous étions sur le terrain.

Wu Ling, à 68 ans, appartient à la première génération, celle dite de la Libération. Elle nous reçoit dans sa salle à manger le jour de l'entretien. Elle est vêtue avec soin et se prête volontiers à nos questions. L'entretien a lieu autour de sa petite table carrée. Wu Ling est originaire d'une province du sud de la Chine, le Fujian. Ses parents « travaillaient aux champs », ils étaient des paysans pauvres. Arrivée très jeune à Shanghai, à la suite du décès de ses parents alors qu'elle n'est encore qu'une enfant de cinq ans, elle est recueillie par des oncles et des tantes. Elle commence à travailler jeune, dès sa sortie de l'école primaire et occupe, jusqu'au Grand bond en avant, des emplois d'ouvrière temporaire, notamment comme porteuse de pierres. En 1959, à la faveur de la politique du Grand Bond qui encourage la mise au travail des femmes – principalement dans l'industrie –, elle devient coiffeuse. Ce recrutement se fait malgré Wu Ling et sur décision du comité de son quartier d'habitation. Il est d'ailleurs intéressant de noter que ce qui pourrait nous apparaître, d'un point de vue occidental, comme une promotion sociale est vécu par elle comme une rétrogradation de sta-

28. Chiffre cité par Isabelle Thireau in Thierry Sanjuan (dir.), *Dictionnaire de la Chine contemporaine*, Paris, Armand Colin, 2007, p. 159.

29. Cf. notamment Cindy C. Fan, art. cit., 2003 ; Tamara Jacka et Ariane Gaetano (dir.), *On the move: Women in rural-to-urban migration in contemporary China*, New York, Columbia University press, 2003.

30. Lee Ching-Kwan, op. cit., 1998, p. 22.

31. Le terme de « genre » a peu à peu concurrencé puis supplanté les qualificatifs « femmes » ou « féminines » ou encore l'expression « rapports de sexe » dans les sciences sociales. Outre le fait qu'il met l'accent sur les rapports dynamiques entre le masculin et le féminin, sans privilégier l'étude d'un « sexe social » sur un autre, il a le mérite de renvoyer à une construction sociale loin de toute naturalisation – ce que pouvait malgré lui désigner le terme de « sexe » – et recouvre une méthodologie d'enquête plus volontiers empirique et qualitative que purement statistique.

32. Delia Davin, « Gender and rural-urban migration in China », *Gender and development*, vol. 4, n° 1, 1996, p. 24-30.

tut (premier extrait d'entretien ci-dessous). Elle restera coiffeuse jusqu'au moment de sa retraite, qu'elle prend prématurément pour des raisons de santé, à l'âge de 41 ans. Sa pension est actuellement de 900 yuans. Ajouté à la pension de son mari (1250 yuans), cela fait un revenu de 2150 yuans pour le ménage. Elle a trois enfants : deux filles - de respectivement 42 ans (Jing) et 38 ans - et un fils de 45 ans. Son fils et sa fille aînés vivent dans la même maison qu'elle a fait construire en 1984, dans le quartier où elle vit depuis quarante-cinq ans. Wu Ling et son mari ont tous deux un statut d'ouvriers à la retraite. Ce dernier travaillait dans une usine de bâtiment et travaux publics. Ayant débuté comme cariste dans cette usine, il a peu évolué ensuite, travaillant comme plâtrier.

Jing, seconde dans la fratrie et l'aînée des deux filles Wu, est née en 1965, ce qui signifie qu'elle avait 11 ans à la mort de Mao Zedong ; elle a 42 ans quand nous l'interrogeons quelques mois après avoir rencontré sa mère. Elle nous reçoit dans la pièce commune de la maison que nous connaissons déjà. L'entretien se passe sur un mode plutôt convivial, même si Jing reste davantage sur la réserve que sa mère. Diplômée d'une école professionnelle, ce qui est courant pour les membres de sa génération, elle est ouvrière qualifiée. Elle commence à travailler en 1983, à l'âge de 18 ans. Elle est ouvrière tourneuse-fraiseuse. Son mari, technicien, travaille dans une entreprise d'import-export, au Japon, depuis 1992 où son salaire est plus élevé qu'en Chine, bien que Jing, interrogée à plusieurs reprises, reste évasive sur son montant exact. Elle-même perçoit un salaire d'un peu plus de 1000 yuans. Elle a grandi et toujours vécu dans le quartier et n'a pas quitté la maison de ses parents au moment de son mariage. L'exiguïté des logements procurés par l'unité de travail (4 m² par personne), et le minuscule logement de ses beaux-parents expliquent ce choix. En restant dans la maison de ses parents, elle jouissait d'une grande pièce avec son mari en plus d'une cuisine et de la pièce commune où la famille prenait ses repas. Au fil des années, la maison s'est agrandie d'autres pièces. Jing a une fille unique de 18 ans.

Ding, petite fille de Wu Ling a 18 ans au moment de l'entretien. Elle est très tendue par la préparation de son examen d'entrée à l'université. Toute sa vie tourne autour de son investissement scolaire. Elle dit connaître peu d'amis, manquer de temps pour se distraire et avoir cessé de voir les amis d'enfance du quartier à son entrée au lycée qui est éloigné. Sa mère la laisse dormir en arrivant du lycée, la réveille pour manger. L'heure du coucher se voit, chaque soir, retardée par les devoirs du lycée. L'heure du lever est anticipée afin de pouvoir de nouveau travailler. Ding appartient à la génération des enfants uniques dont le principal investissement est l'École et qui subissent de fortes pressions en ce sens.

Une intégration réussie : femmes au travail

Sur ces trois générations de femmes, la grand-mère et la mère ont eu une trajectoire professionnelle stable, effectuant des travaux qui leur tenaient à cœur. Même si elles ne l'expriment pas ainsi, il ressort des entretiens qu'une partie de leur accomplissement tient aux emplois stables qu'elles occupent ou ont occupés. La stabilité de l'emploi renvoie à un statut de travail dans une entreprise d'Etat pour Wu Ling, et à une entreprise publique en l'absence de tout licenciement depuis le lancement des réformes pour sa fille. Cependant, l'image de soi varie entre les deux générations au travail, ce qui s'explique en grande partie par des contextes socio-historiques différents.

Le Grand Bond en avant et la Révolution culturelle : moments de rupture dans l'emploi des femmes ?

Du point de vue de la recherche, la trajectoire sociale de Wu Ling est ascendante et atteste une réussite qui s'est faite tout d'abord à la faveur du Grand bond en avant. Les emplois temporaires d'ouvrière cariste ne la prédisposaient pas à cet itinéraire. Son travail se stabilise en 1959 : elle est alors recrutée, par le biais du centre d'emploi de son quartier d'habitation, sur un emploi stable, comme coiffeuse dans un salon de coiffure d'Etat. Or, à cette époque, ce métier était dévalorisant pour les femmes. Il s'apparentait à un métier de statut inférieur et Wu Ling le vit, dans un premier temps, comme un déclassement social, malgré la stabilité du statut et la moindre pénibilité de son travail comparé à son emploi de cariste.

C'était la pensée féodale. Peu de femmes touchaient la tête des hommes... Cela correspondait à des femmes de statut inférieur. Quand une femme exerçait ce métier, elle était méprisée. Les femmes n'étaient pas autorisées à toucher la tête des hommes auparavant.

Dans les représentations sociales, les métiers au contact du corps étaient pour les femmes stigmatisés car ambigus. Placé du côté du corporel, le métier de coiffeuse présentait, dans la mentalité collective, une parenté avec la prostitution. Les premières années, Wu Ling s'y sent moins libre que dans son emploi de porteuse de pierres. Ce n'est sans doute pas un hasard, si elle commence à aimer son métier après son mariage, en 1962, quand s'éloigne le spectre de la femme de mauvaise vie. Elle jouit alors pleinement de son statut d'employée permanente.

Pour comprendre l'importance du statut d'emploi stable, il convient de revenir rapidement sur les grandes catégories d'emploi, des années 1950 à nos jours. Tang Xiaojing a retracé l'histoire du travail des femmes, sur cette période, à travers la monographie d'une usine agro-alimentaire située à Shanghai. Elle rappelle que, dès le début des années 1950, il existe au moins deux statuts d'emploi dans le monde industriel, y compris dans les entreprises publiques et d'Etat : les ouvriers permanents et les ouvriers temporaires (véritables intérimaires de l'industrie). Ce second groupe est composé d'une majorité de femmes. Cela montre qu'en dépit des proclamations égalitaristes du régime, les femmes qui sont classées « femmes au foyer » dans les annuaires statistiques de la ville forment une armée de réserve importante dans l'industrie tout au long de la période maoïste. L'Etat encourage leur titularisation dans les premières années du régime, avant de la réduire fortement⁽³³⁾. Elles constituent ainsi un volant de main-d'œuvre flexible utilisée à certaines périodes de l'année ou de l'histoire, renvoyées chez elles en cas de diminution de l'activité. Au moment du Grand Bond en avant, elles sont fortement mobilisées dans les villes, de 1958 à 1961, et viennent alors s'ajouter aux hommes de l'industrie déjà en poste. Une partie d'entre elles sera titularisée pendant ou après le Grand Bond, jusqu'en octobre 1962, l'autre partie sera renvoyée au foyer, la troisième partie conservera son statut d'ouvrières temporaires tout en travaillant dans l'entreprise jusqu'aux réformes économiques. Dans les décennies 1980 et 1990, les premiers licenciés des entreprises collectives et d'Etat

33. Tang Xiaojing, « Les femmes du Grand Bond en avant. Miroirs et masques idéologiques », *Travail, Genre et Sociétés*, vol. 24, 2010, p. 61-78.

sont des femmes et, parmi elles, les ouvrières temporaires qui n'ont jamais pu être titularisées. Notons enfin que parmi les femmes licenciées après le désastre du Grand Bond, certaines ont dû quitter la ville avec leur famille. Entre 1961 et 1965, six millions d'urbains sont ainsi envoyés vers les campagnes pour réduire le taux de chômage urbain (parallèlement aux 18 millions de travailleurs ruraux des villes venus y travailler dès 1958)⁽³⁴⁾.

La Révolution culturelle représente, pour Wu Ling, une autre étape importante dans sa vie professionnelle. En effet, c'est à cette époque, entre 1965 et 1968, qu'elle voit sa journée de travail de dix à douze heures passer légalement à huit heures tandis que, parallèlement, l'aménagement de structures d'accueil pour les enfants en bas âge dans des crèches publiques allège son travail. Son fils a 3 ans à l'époque, tandis que sa fille Jing vient de naître. Notons qu'en Chine, le premier décret par le Conseil des affaires d'Etat sur la réduction du temps de travail date du 8 juin 1956 et prescrit une journée de huit heures dans le secteur de la construction et des travaux publics. Par la suite, et jusqu'à la loi du 24 janvier 1994, promulguant la journée de huit heures dans tous les secteurs et toutes les branches, la réduction du temps de travail procède de décrets successifs par branche d'emploi.

Avec la Révolution culturelle, le temps de travail a été réglementé. Auparavant, c'était au bon vouloir des directeurs du salon. Je pouvais travailler dix heures, douze heures, lui, huit, il n'y avait pas de règles. Après la Révolution culturelle, c'était devenu impossible. Il fallait travailler huit heures par jour et les heures supplémentaires étaient désormais rémunérées. [...] Donc, la Révolution a généré de grands bouleversements, à la fois dans la vie et dans le travail. Le niveau de vie s'en est trouvé amélioré.

Wu Ling appartient donc à ces femmes qui, en termes de stabilité d'emploi, ont bénéficié du mouvement du Grand Bond, où l'un des slogans visait à « libérer les femmes », bien qu'elle n'ait pas vécu son métier de coiffeuse initialement comme une promotion source de plus grande liberté. Pour elle, le tournant majeur reste cependant celui de la Révolution culturelle qui, par la réduction généralisée du temps de travail et surtout, dans son cas, par l'instauration et la généralisation de modes de garde collectifs qui perdureront ensuite, la décharge d'une partie de ses contraintes domestiques. La période correspond à une féminisation de l'emploi, à Shanghai comme dans le reste de la Chine, et au rembauchage des ouvrières temporaires écartées de l'emploi après le Grand Bond. Cependant, parmi les femmes de sa génération, Wu Ling fait figure, sinon d'exception, du moins de personnage atypique, comme elle le laisse entendre elle-même une fois l'enregistrement achevé. En effet, la norme pour les femmes migrantes non éduquées consistait à se cantonner à des emplois d'ouvriers temporaires, physiquement éreintants. Son entrée en coiffure lui a donc épargné cette expérience d'emploi intérimaire au long cours. Son parcours professionnel apparaît ainsi stable, sans être pour autant spectaculaire. Il illustre en outre les avancées sociales du droit du travail chinois – réduction du temps de travail, création de modes de garde collectifs – à des époques de l'histoire chinoise où beaucoup de Chinois rencontrent des difficultés dans l'emploi. Certes, une fois stabilisée, la trajectoire professionnelle de Wu Ling n'a plus été ascensionnelle. Mais elle ressemble en cela à celle des femmes de sa génération. Les carrières ascendantes dans l'industrie se font souvent à la faveur d'une adhésion au Parti communiste chinois et aux activités militantes qui en découlent. Or, plusieurs enquêtes, dont celles de Gilmartin en 1994 ou de Tang Xiaojing en 2010, convergent pour montrer que les

femmes, confrontées aux tâches domestiques et aux soins à porter aux enfants dans une division du travail inégalitaire en dépit des discours politiques, n'ont pas la disponibilité démontrée par leurs homologues masculins pour faire carrière en adhérant au Parti et en participant aux cours du soir ainsi qu'aux réunions politiques. Dans ces conditions, on pourrait se demander pourquoi le mari de Wu n'a pas fait carrière lui non plus. Deux hypothèses peuvent être avancées : son origine rurale non shanghaienne et une santé précaire l'auraient exclu d'une participation active au Parti au sein de son entreprise et donc privé d'une ascension professionnelle. A notre connaissance, si l'on sait que les femmes étaient moins nombreuses que les hommes à adhérer au Parti, il n'existe pas d'étude sur l'origine ethnique et géographique de ses membres mais il est probable que l'origine urbaine et locale ait joué dans le recrutement de ses adhérents. Il est cependant des sorts professionnels moins enviables que ceux de Wu Ling et de son mari. Ainsi, la mère de la famille Lao, 82 ans, la plus ancienne femme du quartier, n'a pas connu le même destin. Son mari non plus. Est-ce en raison d'une progéniture deux fois plus nombreuse ? Ils sont restés, lui, ouvrier cariste toute sa vie, elle, d'abord ouvrière temporaire, puis mère au foyer, en raison de l'absence de mode de garde publique dans les années 1940 et 1950 et des encouragements étatiques jouant sur la catégorie des « femmes au foyer » comme d'une réserve de main-d'œuvre flexible⁽³⁵⁾. Par ailleurs, beaucoup de migrantes, arrivées à Shanghai dans les premières années du régime communiste, ont alterné emplois intérimaires et inactivité.

Naître sous la Révolution culturelle : les incidences sur la carrière

Née en 1965, Jing a grandi sous la période de tourmente du système éducatif, lors de la Révolution culturelle et, trop petite pour être envoyée à la campagne, elle appartient pourtant encore à la « génération perdue ». Le sens de sa trajectoire participe d'un destin collectif et individuel d'emblée différent de l'itinéraire de sa mère. En effet si, contrairement à cette dernière, Jing a eu l'occasion d'être scolarisée grâce à la démocratisation de l'enseignement dès l'arrivée des communistes au pouvoir, elle s'est trouvée bloquée dans ses études au niveau du lycée, du fait de la désorganisation du système éducatif concomitant à la Révolution culturelle⁽³⁶⁾. Elle n'a pas l'occasion d'accéder à l'université et, à l'issue de l'équivalent du baccalauréat, elle rate son entrée dans l'école professionnelle de son choix, en pharmacie. Au tournant des années 1980, les écoles professionnelles constituent un palliatif aux études pour les plus jeunes membres de sa génération. Dès lors, Jing se retrouve dans une école professionnelle d'outillage et intègre peu après une usine de machines-outils en tant qu'ouvrière qualifiée. Dépourvue de chance de promotion professionnelle et ayant souffert d'un système éducatif encore chaotique, son destin professionnel apparaît, à cet égard, conforme aux femmes de sa génération.

- En 1982, quand vous terminez le lycée, l'examen d'accès à l'université avait été rétabli, n'est-ce pas ?

- Euh, oui, mais à cette époque, seuls quelques étudiants pouvaient

34. Chan Kam-Wing, *Cities with Invisible Walls. Reinterpreting Urbanization in Post-1949 China*, Oxford, Oxford University Press, 1994, p. 38-39.

35. Tang Xiaojing, art. cit.

36. Cf. Suzan Pepper, *China's Education Reform in the 1980s. Policies, Issues, and Historical Perspectives*, University of California, 1990.

passer l'examen d'entrée à l'université, très peu. Je me souviens qu'il y avait donc des écoles professionnelles et ce n'était déjà pas si mal de pouvoir passer cet examen d'accès. Mais je n'ai pas rempli correctement le tableau des vœux. J'ai raté une école professionnelle pharmaceutique et me suis retrouvée dans une entreprise de machines-outils à cause de ça.

Elle explique que ses chances de promotion ont encore été réduites du fait de son statut de femme. La promotion signifiait une mobilité géographique – vers d'autres provinces, voire à l'étranger – à laquelle elle s'est refusée. L'entretien avec une autre femme de sa génération un peu plus âgée qu'elle, Wang Fei, illustre d'ailleurs ce fait. Chez cette dernière, la mobilité internationale a été une chance qu'elle a d'autant mieux saisie que son mari connaissait une stagnation professionnelle.

Comparons un instant la trajectoire de Wu Jing à celle d'une autre migrante de sa génération que nous appellerons Wang Fei.

Wang Fei, née en 1954 au sein d'une grande fratrie de sept enfants, a huit ans de plus que Jing. Ses parents sont arrivés à Shanghai du Jiangsu, à la même période que la grand-mère Wu Ling. Au moment de l'entretien elle habite seule avec son mari et leur fils âgé de 27 ans, dans une maison refaite à neuf et encore en travaux du *mingongqu* dont elle loue le rez-de-chaussée et occupe le premier étage. La famille en est propriétaire avec la mère et l'un des frères cadets de Wang Fei.

Le destin de cette femme, de la même génération que Wu Jing, apparaît cependant très différent de celui de cette dernière. Au moment de la Révolution culturelle, craignant à tort⁽³⁷⁾ d'être envoyée dans une province reculée après le collège, Wang Fei a anticipé son départ en tant que jeune instruite (知青, *zhiqing*) en 1970 pour rejoindre sa sœur aînée dans la province voisine du Zhejiang. Elle y est restée neuf ans, jusqu'en 1979, date à laquelle l'assouplissement politique rend possible le retour en ville d'un des enfants d'une fratrie envoyée à la campagne sous la Révolution culturelle. Peu après son retour, elle se marie et son fils naît quelques années plus tard. Avant son mariage, elle a passé avec succès l'examen d'entrée dans une entreprise d'Etat de textile où elle travaillera en tant que responsable du contrôle qualité jusqu'en 1994. A cette date, elle part travailler au Nicaragua jusqu'en 1997 pour son entreprise qui entre-temps a été semi-privatisée, avec des capitaux taiwanais. En 1999, elle a 45 ans et se retrouve en retraite anticipée mais ne cesse pas pour autant de travailler. Pendant six ans, pour le compte du même patron, elle réalise des missions plus courtes dans plusieurs pays d'Amérique du sud, à Los Angeles, puis au Cambodge, avant de terminer par un poste à Qingdao, dans le Shandong à partir de 2003, poste qu'elle a quitté près d'un an avant notre entretien. La mobilité professionnelle de Wang Fei, qu'elle interprète comme une « chance » dans sa carrière, résulte avant tout d'un choix et de la situation de son mari ; électricien licencié d'une entreprise d'Etat, au moment de l'entretien il est sans emploi et peine à retrouver du travail après avoir monté une petite entreprise de transport qui a très rapidement périclité, engouffrant une partie de l'argent du couple acquise par le salaire d'expatriée de Wang Fei.

Comparé au couple que forme Wu Jing et son mari, entre Wang Fei et son conjoint, les rapports de genre traditionnels semblent inversés. En effet, la femme pourvoit aux besoins de la famille beaucoup plus efficacement que si elle était restée à Shanghai dans les années 1990 et 2000. En contrepartie, dans la division des tâches, son mari prend en charge les tâches domestiques : courses, cuisine, entretien de la maison et du linge. En partie parce

que ce dernier rencontrait des difficultés d'emploi, Wang Fei reconnaît le coût moral que cela a représenté pour elle et pour sa famille. Cela ne l'empêche pas de tenir un discours extrêmement positif sur sa trajectoire et de se percevoir comme une « chanceuse » à plusieurs reprises.

Initialement, j'avais imaginé qu'il ne me serait pas difficile de partir travailler à l'étranger du fait de mon expérience de zhiqing (jeune instruite) à la campagne. J'étais habituée, du moins je le croyais, à être séparée de mes parents et de ma famille et à travailler dans un endroit étranger. Mais c'était différent parce qu'alors j'étais célibataire. Les premières années, je pensais beaucoup à ma famille, à ma mère et à mon fils. Je travaillais dix heures par jour et faisais des heures supplémentaires durant le week-end. [...] Le rythme de travail était deux fois plus intensif qu'en Chine. Une employée taiwanaise représentait deux employées chinoises au moins. Au contrôle qualité, j'avais à m'occuper de 90 machines et de 110 personnes, alors qu'en Chine nous aurions été cinq pour la même charge de travail. Nous étions morts de fatigue. La pression était très forte. [...] En tout, je suis restée hors de Shanghai et j'ai été éloignée de mon mari et de mon fils une dizaine d'années et ils ne voulaient plus que je continue ainsi. En 2003, quand je suis revenue, j'ai arrêté les départs à l'étranger et j'ai réduit les missions à de brefs séjours dans des provinces chinoises voisines.

Contrairement à Wu Jing qui explique qu'il a été important pour elle de rester auprès de sa fille en qui elle fonde de grands espoirs de réussite scolaire et sociale et près de sa mère, Wang Fei souligne le coût social de sa mobilité professionnelle. En effet, à ses yeux, l'échec scolaire et social de son fils, dont elle trouve l'attitude immature, s'expliquerait par son absence à elle durant les années décisives de sa préadolescence et de son adolescence.

Enfin, dans son couple, le rapport de forces économiquement inversé qui, reconnaît-elle, met par moments son mari « mal à l'aise », la pousse à être conciliante pour des décisions familiales sur lesquelles elle n'est pas toujours d'accord, comme pour compenser son absence plusieurs années durant et son autonomie économique.

Mon mari s'occupe très bien de moi, même avant que je parte à l'étranger, c'est lui qui prenait en charge tout l'aspect domestique dans la maison. [...] Il faut dire que les gens de ma famille sont bizarres. Mon frère n'assume aucune tâche domestique, c'est ma belle-sœur qui s'en occupe. Chez mes parents, c'était toujours mon père qui faisait la cuisine. Et parmi les enfants, que ce soit les garçons ou les filles, nul n'assume vraiment les responsabilités domestiques finalement.

De manière plus générale, dans les couples de cette génération née sous la Révolution culturelle, l'un des conjoints joue la carte de la mobilité professionnelle, rarement les deux, et plus souvent l'homme que la femme. A cette dernière, échoient généralement le soin et l'éducation des enfants ainsi que les tâches domestiques. A cet égard, Wu Jing fait figure de cas typique parmi sa génération, une génération globalement « sacrifiée ». C'est

37. L'envoi à la campagne a cessé d'être obligatoire pour les jeunes lycéens et étudiants, ce qu'elle ignore à l'époque.

son mari, plus diplômé qu'elle, qui est parti travailler au Japon au début des années 1990, en tant que technicien dans une entreprise à capitaux mixtes. La trajectoire de Wang Fei apparaît en regard plus originale. Cependant, dans le détail de l'analyse, il est intéressant de noter qu'en dépit de ce décalage, le « prix à payer » pour les deux femmes, représentatives à cet égard de leur génération, est la séparation conjugale et familiale pour raison professionnelle durant de longues périodes. Elles vivent cette séparation comme un coût psychologique pour elles et pour leur famille. Wu Jing reconnaît que le père manque à sa fille et qu'il ne l'a pas vue grandir, Wang Fei, que son fils a souffert de son absence durant plusieurs années.

La petite fille Wu, figure emblématique de la génération des enfants uniques

Des trois femmes de la famille Wu, Ding semble la plus porteuse de toutes les promesses de réussite sociale et professionnelle, par son investissement scolaire. Elle apparaît aussi comme la moins « heureuse » et épanouie, la plus soumise aux pressions de la réussite sociale. Elle porte le double fardeau de sa génération : par le statut d'enfant unique et par son statut de lycéenne confrontée à un univers éducatif compétitif à l'extrême. Il s'avère vain de comparer terme à terme sa trajectoire à celle de sa mère et de sa grand-mère puisqu'elle n'est pas encore entrée sur le marché du travail. Il suffit de dire que, des trois femmes, elle est celle qui est la mieux prédisposée à faire des études, mais aussi la plus exposée à la concurrence scolaire, puis sans doute, plus tard, professionnelle. Très introvertie lors de l'entretien, elle exprime à plusieurs reprises le poids que représentent les attentes parentale et sociale pour les jeunes de sa génération. En outre, unique enfant de parents privés d'études, elle porte d'autant plus lourdement les espoirs qu'ils ont fondés en elle.

Plus généralement, les entretiens réalisés dans d'autres familles viennent confirmer l'immense espérance des parents à l'égard des enfants uniques et la déception quand cette aspiration n'est pas comblée. La famille Lao est fière d'annoncer que le fils unique étudie en Corée pour plusieurs années. Son cousin, 22 ans en 2007, n'a pas eu cette chance. L'entretien avec ce jeune homme et sa mère a lieu chez les Lao, en leur présence, et l'on sent le poids que représente l'échec scolaire pour ce jeune et ses parents. Il est sorti d'une école professionnelle d'informatique du secondaire de premier cycle et n'a pas souhaité poursuivre ses études en second cycle secondaire. Il a ensuite suivi une formation indépendante qui l'a conduit à travailler comme commercial dans une petite entreprise, après avoir alterné plusieurs petits boulots. Au moment de l'entretien, il est sans emploi à la suite d'une hyperthyroïdie pour laquelle il est soigné. Ses deux parents se sont retrouvés au chômage, la mère qui était poinçonneuse, à 39 ans, quand le poinçonnage s'est automatisé dans les bus, le père, ouvrier dans l'industrie textile, à 41 ans, quand son usine a fermé. Cela semble avoir joué dans le renoncement à la compétition scolaire de leur fils. Pour ces parents, descendants de migrants, issus de la « génération perdue » et ayant grandi sous la Révolution culturelle, qui revendiquent leur identité shanghaienne, notamment autour du dialecte shanghaien, l'échec scolaire ou professionnel de l'enfant unique signe un échec familial. La réussite scolaire symbolise en revanche l'intégration accomplie. Quitter le *mingongqu*, en allant étudier à l'étranger puis habiter ailleurs sont autant de signes de réussite pour les habitants les plus anciens du quartier.

Une ascension sociale de génération en génération ?

La question de la progression sociale d'une génération à l'autre s'avère délicate. En effet, d'une part, elle revient à mettre en regard une appréciation individuelle et un contexte historique général. D'autre part, elle nous confronte à deux types de critères d'appréciation : celui des actrices concernées, d'un côté (par le témoignage de ces femmes et les comparaisons qu'elles font avec les membres de leur fratrie, de leur communauté et de leur génération) ; et celui de la recherche, de l'autre (à l'aune de l'histoire de la société chinoise mais également de l'ensemble du corpus d'entretiens réalisés), sans que ces critères se recoupent toujours.

De sorte que si l'on s'attache au point de vue des enquêtées, la grand-mère exprime un avis positif sur sa trajectoire : à la fois par rapport aux femmes de sa génération dans une situation comparable (autrement dit migrantes, mères de famille et résidant dans le même quartier), et par rapport à ce qu'on a appelé la « grande histoire », qu'elle considère comme favorable dans son cas. Sa fille aînée, en revanche, émet des réserves sur son propre itinéraire professionnel en l'inscrivant dans deux contextes historiques successifs, celui de la « génération perdue », puis celui des réformes. Mais, si elle déplore son orientation forcée dans une usine de machines-outils, elle reconnaît qu'elle a la chance de ne pas avoir été licenciée au tournant des années 1990 et 2000 et s'estime plutôt bien lotie.

Leurs analyses successives pourraient donner l'impression qu'il existe des périodes historiques plus favorables que d'autres dans l'emploi des femmes. Or, après avoir été en débat, le point de vue sociologique sur ces trajectoires diffère sensiblement en ce qu'il tend à montrer qu'il n'existe pas de période meilleure que d'autres en matière d'emploi des femmes⁽³⁸⁾. Comment comparer dans ces conditions ? Une première réponse consiste à s'intéresser aux flux d'emploi : dans le secteur public, ils ont fortement diminué depuis le lancement des réformes et les femmes ont été les premières touchées par les licenciements. Ensuite, à défaut de pouvoir s'appuyer sur des chiffres fiables concernant les taux d'activité, chiffres dont la plupart sont manquants sur plus d'une décennie (de 1965 à 1978), les critères distinctifs entre le Grand Bond en avant et la période actuelle peuvent porter sur les politiques d'emploi. A cet égard, l'Etat est moins protecteur aujourd'hui pour Wu Jing et les femmes de sa génération, dans un contexte de libéralisation de l'économie et de vagues de licenciements des ouvrières des entreprises collectives et d'Etat⁽³⁹⁾, qu'il ne l'a été pour sa mère après sa titularisation qui lui avait permis de s'ancrer dans une unité de travail avec les droits sociaux que cela conférait. Il s'avère donc impossible de comparer terme à terme l'itinéraire de la mère et de la grand-mère Wu. L'évolution de l'emploi urbain permet de néanmoins voir que le degré d'intégration de Wu Jing est plus fragile que ne l'a été celui de sa mère mais qu'il est compensé, au moment de l'enquête, par la mobilité professionnelle et géographique de son mari.

En résumé, l'intégration sociale paraît donc lisible dans les statuts d'emploi et dans les niveaux d'études qui progressent de génération en génération du fait de l'accent mis par l'Etat sur le système éducatif et le travail ouvrier. La grand-mère Wu a fait moins d'études que sa fille qui, elle-même, n'a pu intégrer un lycée d'enseignement général lui permettant de

38. Tania Angeloff, « La Chine au travail (1980-2009) : emploi, genre et migrations », *Travail, Genre et Sociétés*, n° 23, 2010, p. 79-102.

39. Liu Jieyu, *Gender and Work in Urban China. Women Workers of the Unlucky Generation*, Londres/New York, Routledge, 2007.

tenter le concours d'entrée à l'université, au moment où celle-ci rouvrirait ses portes. Tandis que la petite-fille, conformément à la génération des enfants uniques, s'est fortement investie à l'école.

Pour ces anciens migrants acculturés – acculturation lisible dans l'utilisation du dialecte shanghaien –, l'intégration et la construction d'une identité shanghaienne ont pu se faire historiquement grâce à l'emploi, puis au développement du système éducatif par l'Etat communiste. La grand-mère, Wu Ling, a arrêté l'école à la fin du primaire pour aider sa famille puis pour travailler quelques années plus tard, à l'âge de 13 ans ; sa fille Jing a poursuivi jusqu'à la fin du lycée avant d'entrer dans une école professionnelle, aux lendemains de la Révolution culturelle. Elle commence à travailler à 18 ans. La petite fille Wu, Ding, est âgée de 18 ans quand nous la rencontrons. Son avenir est plein de promesses, à condition qu'elle réussisse l'examen d'entrée à l'Université qui la conduira à la filière de son choix, dans une université prestigieuse ; durant l'entretien, elle évoque son désir d'entrer dans une filière littéraire à Huashida (l'Université de la Chine de l'est). Son échec scolaire la conduirait à un déclassement social. L'intégration décrite s'est enfin trouvée consolidée par une entraide familiale efficace ainsi que par la présence du comité de quartier, encore très actif au moment de l'enquête et ayant créé entre les habitants, au fil des décennies, une chaîne de solidarité du quartier d'autant plus forte qu'elle est ancienne.

Enfin, contrairement à ce que l'on aurait pu penser, l'ascension sociale, d'une génération à l'autre, ne s'évalue pas en termes de revenus : la grand-mère Wu et sa fille perçoivent, à peu de chose près, la même somme (900 yuans de pension pour Wu Ling, un peu plus de 1000 yuans de revenus mensuels pour sa fille). Toutes les deux trouvent cependant que leurs conditions de vie se sont améliorées au fil des décennies, que la qualité de la vie s'est enrichie en termes de biens de consommation (air conditionné, téléviseur, machine à laver et ordinateur...). En matière de charge domestique, elles reconnaissent passer moins de temps et être moins fatiguées que par le passé et décrivent, de ce fait, une amélioration de leur condition de femme dans la société. La vision subjective de la fille Wu vient démentir l'objectivité d'une situation où elle a peu progressé par rapport à sa mère, du fait des bouleversements historiques aux lendemains de la Révolution culturelle.

Toutefois, si l'on fait abstraction du seul revenu individuel compensé, dans le cas de la fille Wu, par un revenu du ménage plus élevé que celui de ses parents, les faits objectifs de leur biographie – et la perception qu'en ont ces femmes – pourraient nous amener à évoquer une ascension sociale de génération en génération, même si leur logement est menacé de démolition et que la fille Wu, Jing, reconnaît avoir « manqué le coche » au moment où, avec son mari, ils auraient pu acheter un logement avant l'augmentation des prix de l'immobilier.

Le temps des désillusions du marché ?

Cela nous conduit à poser la question, plus difficilement quantifiable, du sentiment de bonheur, de sécurité et de liberté. Des trois femmes, la grand-mère est celle qui exprime le moins un sentiment d'insécurité concernant l'avenir. Elle vit avec son mari (en dépit de problèmes d'hypertension de ce dernier), dans le même quartier depuis presque 50 ans, avec son fils, sa fille et sa belle-fille, une petite-fille de 18 ans, un petit-fils de sept ans. Elle n'est pas soumise aux pressions du marché du travail, ne l'a plus été dès son entrée dans la coiffure et elle reconnaît jouir avec bonheur des biens de

consommation courante et profiter de la présence de son fils et de sa fille aînés ainsi que du bonheur d'être grand-mère. N'était l'incertitude du logement – en raison de l'expulsion prochaine du quartier menacé de démolition – elle serait une femme comblée nous dit-elle.

La perception de sa fille, Jing, est loin d'être la même. Bien qu'elle reste très sobre sur son sentiment de liberté et de bonheur, qu'elle se dise heureuse au travail où l'ambiance entre collègues est, selon ses termes, agréable et conviviale, elle est séparée de son conjoint, parti au Japon depuis de nombreuses années, presque autant que les 18 ans de sa fille unique, qu'elle voit soumise à de terribles pressions scolaires. Membre de la génération sacrifiée de la Révolution culturelle, elle en témoigne, comme les autres femmes de sa classe d'âge, sans passion et avec beaucoup de sobriété. Il n'empêche, professionnellement, elle n'a pas connu d'évolution et ses perspectives de progresser dans la carrière sont nulles puisqu'elle a écarté le choix de la mobilité professionnelle, laissant cette possibilité à son mari. La question qui la préoccupe le plus, outre la réussite universitaire de sa fille, est celle du logement. Elle se montre plus inquiète que sa mère sur ce point. Dans ces conditions, l'éloignement du mari participe sans doute d'une stratégie d'accumulation de capital pour envisager l'achat d'un appartement dans un quartier périphérique de Shanghai, même si cela n'est jamais dit durant l'entretien.

Quant à la petite fille, Wu Ding, des trois femmes, c'est celle qui apparaît la plus tendue, la moins à l'aise. Il est vrai qu'elle n'a que 18 ans, ignore ce qu'elle veut faire dans la vie, est uniquement polarisée sur la réussite à ses examens d'entrée à l'université dans des études qu'elle sent nécessaires mais qui ne l'intéressent pas, comme elle le reconnaît.

En conclusion, les conditions historiques – politique du Grand Bond, Révolution culturelle, lancement des réformes économiques – semblent avoir des effets finalement inattendus sur les aspirations individuelles, toutes générations confondues, comme en attestent les destins des migrant-e-s et de leurs descendant-e-s. Les périodes les plus sombres et meurtrières de l'histoire chinoise ont étonnamment permis la promotion de certaines femmes, comme la grand-mère Wu ou encore comme pour Wang Fei, issue pourtant de la génération sacrifiée. Ces portraits sociaux apportent ainsi des contradictions et des nuances par rapport à l'histoire institutionnelle du travail des femmes en Chine. Dans la lignée des travaux ethnographiques, ils éclairent davantage sur les processus que sur les causes de réussite sociale et du sentiment de réussite (ou d'échec), le fait social et le sentiment pouvant être disjoints. Les trois portraits de femmes privilégiés dans l'analyse nous renseignent sur le travail, le statut des femmes, l'intégration sociale tout en reléguant au second plan l'origine géographique de la famille Wu (lointaine, il est vrai, puisque la grand-mère est arrivée très jeune à Shanghai, avant même l'instauration du *hukou*). Plus que comme un reflet de la réalité globale, ils sont comme des photographies de femmes prises à des époques différentes, mais en même temps reflétant les différentes périodes de la Chine communiste et des réformes. Ils nous informent enfin sur les transformations du statut des femmes, sur les ressources mobilisées par ces dernières, leurs stratégies et leurs limites.